

Dans le jardin du musicien
pour l'anniversaire de sa mort
les violons ont fait revivre
les sortilèges du Boléro



A l'ombre des arbres
qu'aimait Ravel, le jeune
quatuor Serge Blanc (à g.
Serge Blanc et Philippe
Gallois ; à droite, Christos
Michalakakos et Jean
Chronopoulos) interprète
dans le recueillement le
célèbre « Quatuor en fa ».

Photos Izis

LE RÉVEIL DE MAURICE RAVEL



IL Y A VINGT ANS MOURAIT MAURICE RAVEL. VOICI, SOLITAIRE, AU BALCON DE LA MAISON DE MONTFORT-L'AMAUROY, CELUI QU'ON PEUT APPELER LE MOZART FRANÇAIS.

En ce soir d'automne 1937, le public, debout, applaudissait à tout rompre la conclusion de la plus parfaite suite symphonique du xx^e siècle. Seul, le tout petit homme, tiré à quatre épingles, les cheveux blancs soigneusement tirés, le profil lurriné par la souffrance, restait impassible, les lèvres closes, le regard perdu.

Une main amie entourait son cou d'une écharpe de soie blanche et ses épaules d'une cape, puis l'entraîna au long des dédales illuminés. Au moment de sortir, les yeux morts furent traversés par un bref éclat et regardèrent les halls de marbre qui se vidaient.

— C'est dommage... J'avais encore tout de musique dans la tête!... l'art de musique...

Puis, en silence, tous ceux qui entouraient la frêle silhouette un peu voûtée baissèrent les yeux : ils voyaient pour la première fois Ravel, le distant, le secret, le fier, pleurer.

La fin serait aussi muette que le début avait été tapageur.

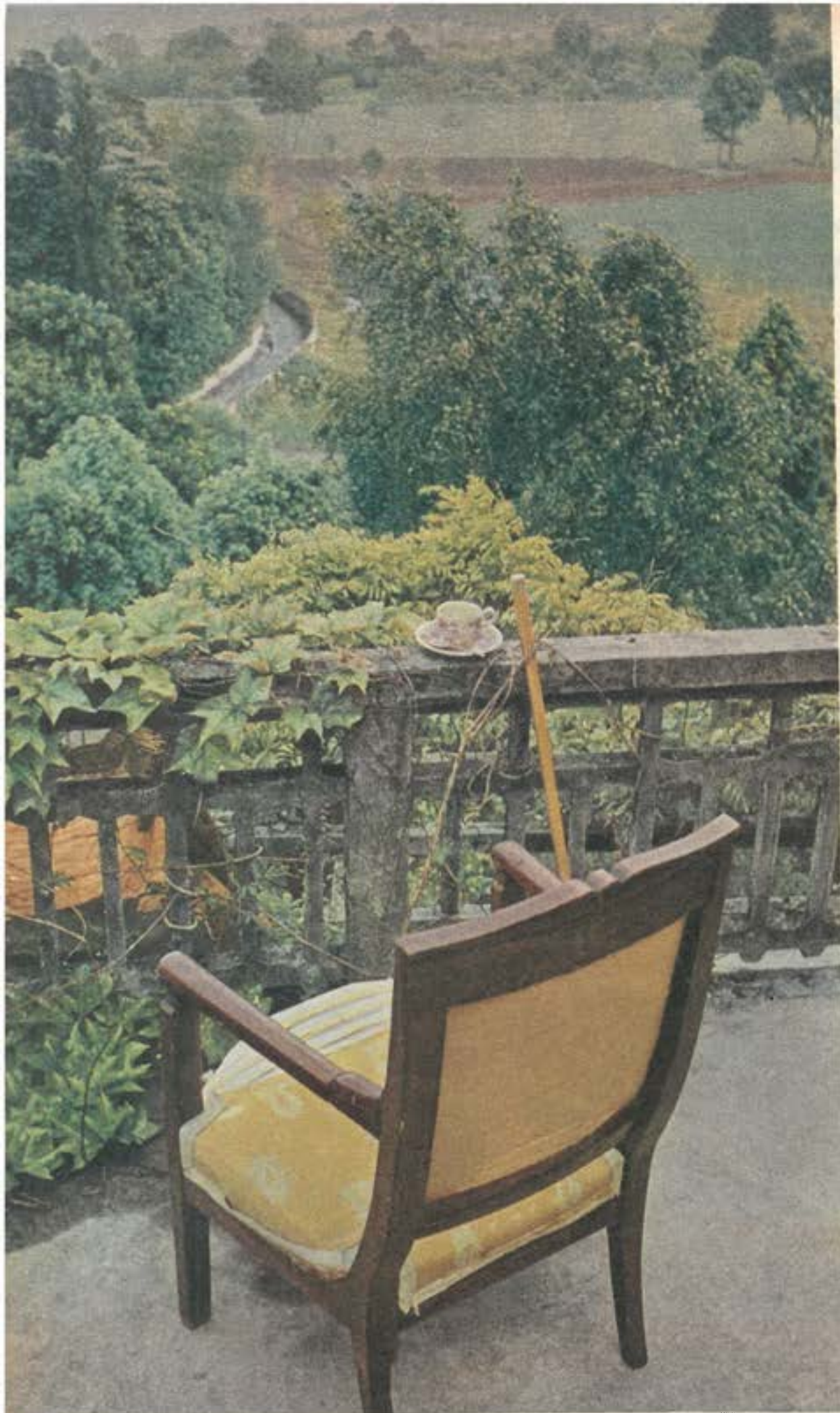
Cela avait commencé plus de trente ans auparavant, en 1905, par un immense esclandre. Le pontifical M. Dubois (Théodore), directeur du Conservatoire National de Musique, écumant de rage, l'avait, sous son chapeau melon, résumé ainsi :

— Ce monsieur peut nous prendre pour des pompiers ! Il ne nous prendra pas impunément pour des imbéciles !

Qu'avait donc fait ce jeune Joseph-Maurice Ravel, au regard sarcastique et aux gilets multicolores, pour déclencher ainsi la colère des grands ? La mécanique de la bombe est très simple : En 1901, entré en lice pour le prix de Rome, il obtint avec une cantate imposée et de

Par Jean-Marc Sabathier

(Suite page 88)



Sur la terrasse de la maison de Montfort, son fauteuil, sa canne, sa tasse de café. Les jours de soleil, il y restait longuement à contempler la campagne d'Ile-de-France, puis il allait, solitaire, arpenter les chemins creux.

MAURICE RAVEL

L'ermite de Montfort s'était construit ce bizarre univers de féerie enfantine

l'un de ses séjours. La maison est une enfilade de pièces, toutes très petites, décorées dans le style néo grec



Oublié dans le grenier, son violon voisine avec les malles marquées aux chiffres M. R. de l'éternel voyageur.



Sur son piano, un bric-à-brac : boules de verre, statuettes, cages d'oiseaux. Au mur, le portrait de sa mère.





De toutes les bizarreries chères à son cœur, sa préférée était cette caravelle sous un globe. Son portrait s'y reflète comme une étrange apparition. Dans sa maison, tout est fait pour surprendre. Lorsqu'on pousse une porte, on entend un bruit cristallin : c'est une clochette « ravelienne », faite de simples bouts de verre accrochés par une ficelle.

Le père du musicien était un pionnier de l'automobile

(Suite de la page 85.)



1901. - Ravel est à dr., en canotier et favoris, parmi les logistes du Prix de Rome. Il déclenchera par ses sarcasmes et ses gilets multicolores la colère des « pompiers ».



1905. - Au Conservatoire, en classe de composition, avec son maître Gabriel Fauré. Cette classe est alors aux compositeurs ce qu'est le salon de Mallarmé aux poètes.



1917. - Sous le casque et la pelisse, il est conducteur de camion. Trop maigre et trop petit, il a été réformé et a multiplié les démarches pour aller quand même au front.

style carton bouilli un second Grand Prix. L'an suivant, il n'a plus qu'un vague accessit. En 1903, sa troisième cantate ne lui vaut aucune récompense. Mais ne voilà-t-il pas que deux ans plus tard (1905) il ose encore une fois briguer les lauriers dus à d'autres? C'en est trop : on se doit, au nom de la plus élémentaire décence, de lui interdire formellement de concourir. D'ailleurs, il n'est ni l'élève du bon Lepneveu (Charles) ni du grand maître Paladilhe (Georges), mais d'un débonnaire et discret professeur qui porte simplement le nom de Fauré.

Oubliant son urbanité légendaire, le dit Fauré fut pour une fois fou de colère, la presse s'en mêla et le charivari devint incontrôlable. L'affaire Ravel devenait affaire d'État. Le secrétaire aux Beaux-Arts y mit fin en ces termes : « Le maître Théodore Dubois quitte volontairement dans toute la force de l'âge et du talent une maison où il vécut quarante-deux ans. Il s'en va avec les remerciements des artistes et la reconnaissance de la République. »

Gabriel Fauré devint alors directeur du Conservatoire, cependant que le jeune ture impassible qu'il avait été seul à protéger se retirait avec dilettantisme à la campagne.

Qui était donc ce Maurice Ravel dont cinquante ans plus tard le panthéon mobile du Larousse nous dit que « par sa finesse, son élégance, sa perfection et sa clarté, il est l'une des plus pures incarnations du génie français ».

Pierre-Joseph, son père, était né à Versoix, près de Genève en 1832. Venu en 1859 s'installer à Paris en qualité d'ingénieur-mécanicien, il dépose, en date du 2 septembre 1868, sous le numéro 82 263, un brevet pour « un générateur à vapeur chauffé à huile minérale applicable à la locomotion sur les routes ordinaires ».

La première musique de son enfance fut le joyeux tintamarre du « Pigallauvin »

Le cocasse tilbury Ravel est né (200 kilos, 3 CV), lequel accomplira un jour de l'hiver suivant une pétaradante prouesse : rond-point de la Concorde-Saint-Denis et retour en deux heures, flanqué d'une escorte sporadique d'agents que le froid — où les multiples grogs chargés de le combattre — tient assez à l'écart de l'événement.

1870 ruine le jeune ingénieur et nous le retrouvons quatre ans après en Espagne où il s'affaire avec passion à la construction de voies ferrées.

A 50 kilomètres au nord de Madrid, sur la rive gauche du Tage, un morose Versailles mort : Aranjuez. Le palais déserté est cerné de parcs qui, au cœur de l'aride Castille, composent une féérique oasis.

C'est sous leurs ombrages que Pierre-Joseph rencontre la douce Maria Deluarte, Basque d'origine française élevée en Espagne. Bientôt, l'ingénieur-mécanicien et la rêveuse jeune fille convolent et s'en vont habiter Ciboure, petit port de Saint-Jean-de-Luz, au 12, quai de la Nivelle.

Une belle façade d'ordonnance italienne aux portes cloutées, aux balcons à la hollandaise abrite leur bonheur.

Les auspices étaient propices. La tornade de 1870 s'était estompée au profit de la joie de vivre, la Belle Époque allait commencer et l'on raffolait de grande musique. Bizet allait prématurément mourir. Le diable Liszt devenu ermite avait soixante-douze ans, Wagner et Verdi en avaient soixante-deux, Gounod cinquante-sept, Franck cinquante-trois, le gai Johann Strauss cinquante, le grave Brahms quarante-deux, le brillant Saint-Saëns quarante, l'enchanteur Moussorgsky trente-six, Tchaïkovsky trente-cinq, le truculent Chabrier trente-quatre, le doux Massenet trente-trois, le fruste Grieg trente-deux, l'élégant Fauré trente, et puis les jeunes : le léger Puccini avait dix-sept ans, le flamboyant Albeniz quinze. La puberté venait d'apporter à Claude Debussy son premier accessit de piano. Richard Strauss avait onze ans, Jean Sibelius dix ; sur les quais du Havre, en costume marin, le cynique Erik Satie, loin des fameux *Préludes flasques pour un chien*, avait neuf ans. Arnold Schoenberg savait déjà dire en allemand papa et maman, et le passionné Manuel de Falla était encore dans la tiédeur du sein maternel lorsque, le 7 mars, Joseph-Maurice Ravel à Ciboure naquit.

Trois mois après, son père ayant acquis une petite usine à Levallois, la famille s'installait à Paris, rue des Martyrs. Les journées du jeune Maurice étaient dès lors égayées par le tintamarre du plus parisien des omnibus, le « Pigallauvin » qui au petit trot de ses lents coursiers passait inlassablement sous ses fenêtres. Ses soirées étaient réservées au miroitement infini de tout un empire d'anciennes légendes, diffuses et charmées, que lui contait sa mère.

(Suite page 90.)



Désormais, tel le Petit Poucet perdu, il errait la nuit dans les forêts qui cernent Montfort-l'Amaury. Il semblait miraculeux qu'il retrouvât sa route dans ces labyrinthes qui pour lui étaient déjà ceux d'un autre monde.

COGNAC A L'EAU



POURQUOI N° 1 ?

parce que BISQUIT a été le premier à diffuser dans le monde un cognac spécialement conçu pour être bu à l'eau.

Le "Long drink N° 1" est ainsi le résultat d'une expérience déjà longue à laquelle il doit sa qualité incomparable.

Destiné à être bu à l'eau glacée, naturelle ou gazeuse, vous pouvez, à votre goût, y ajouter un zeste de citron.

BISQUIT

TRIOMPHE DU COGNAC

Contre 350 F. en timbres ou mandat-postes adressés à **COGNAC BISQUIT - JARNAC (Charente)** vous recevrez 4 jolis verres à dégustation.

★ ★ ★ / V. S. O. P. / NAPOLEON

MAURICE RAVEL

Aux amis tués au front, il de

(Suite de la page 88.)

Le bon M. Henry Ghys, professeur de piano de son état, et auteur de *Pièces en forme de valse à Marquissette*, vit arriver, le 31 mai 1882, un jeune élève hypersensible et paresseux, âgé de sept ans. Le futur maître faisait ses premiers pas à 0 fr 50 la leçon d'une demi-heure.

Et dès sa douzième année, Maurice allait stupéfier son professeur d'harmonie, Charles-René, par ses ultra-subtils renversements de 7^e mineure.

Soudain une rencontre : celle de la plus grande amitié de toute une vie, Ricardo Vines. Il a un mois de plus que Maurice, il est aussi catalan que Maurice est basque, aussi disert et excentrique que Maurice est sage et secret, par-dessus tout il dompte le clavier avec une aisance qui n'a d'égale que la difficulté qu'éprouve Maurice à le faire. Il a l'air, dit Léon-Paul Fargue, « d'un Greco très gai, très vif ; drôle devant l'express-bar à délices qu'est son piano ». Vines sera le premier et le grand interprète.

Octobre 1889. Maurice a quatorze ans et franchit le porche de l'immense et semi-croulante bâtisse du faubourg Poissonnière. Ce Conservatoire national sur lequel trône un roi sommeilleux, ceint de rhubarbe et oint des plus rares huiles de la renommée, l'auteur de *Mignon* : M. Ambroise Thomas.

Les ans passent et le destin s'affirme : Ravel sera compositeur.

Vers sa vingtième année un être le fascine : Erik Satie. Ce mage veut exterminer l'art académique : prophète maudit, binoclard, barbiehu, le col cassé, il lance l'anathème depuis un cabinet aux dimensions de penderie. De Satie, Maurice retient une maxime : faire court. Nul de nous n'a le droit d'abuser du temps de ses contemporains.

Ravel a maintenant à son actif deux œuvres, *Le Menuet antique* et la *Pavane pour une infante défunte*. Le 27 mai 1889, première audition de sa troisième œuvre, *Shéhérazade*. « Chère razade », dit Vincent d'Indy, faisant de l'esprit.

Tandis que couve l'affaire Ravel qui lui permettra de célébrer son trentième anniversaire dans le scandale, Maurice mène une vie très rangée : c'est-à-dire qu'il a déjà horreur de se coucher et plus horreur encore de se lever.

Ses nuits, il les passe souvent chez Paul Sordes, esthète et dilettante, en compagnie de voyous de son espèce, ceux dont l'aimable compositeur Charles Lepneveu dit que « des gens comme ça, ça devrait se présenter avec un revolver dans sa poche ».

Ils s'appellent d'ailleurs entre eux « les Apaches ». Devant le 39 de la rue Dulong, où gîte Paul Sordes, ils ont pour cri de ralliement le début du deuxième mouvement de la *Symphonie* de Borodine. La règle est de faire de la musique toute la nuit (il y a là Roland Manuel, Stravinsky, Manuel de Falla) et il est de bon ton, depuis que Ravel y joue ses éblouissants *Jeux d'eau*, que l'un des assistants se couche à plat ventre sous le piano afin de mieux entendre le ruissellement lumineux des arpèges et des glissendi.

Vers minuit, la porte s'entrouvre, on voit de prime abord un mégot éteint puis, sous un chapeau mou, deux yeux de Raminagrobis : le poète Léon-Paul Fargue :

— Je suis encore allé trainer chez une duchesse qui... Alors j'ai pensé que... Non, ne vous dérangez pas, je prendrai seulement un peu de gâteau. Après quoi il avale tout le dîner — mais à l'envers. A 5 heures du matin il en est au potage.

Dans l'aube glauque, Ravel s'en retourne chez lui vers sa plus grande joie de la journée : retrouver Edouard, le frère cadet qu'il adore.

Ils se rencontrent comme d'habitude dans l'escalier, Maurice allant se coucher, Edouard allant à l'usine, et leur conversation sera aussi chargée d'émotion qu'à l'accoutumée :

Les critiques s'époumonnent : petit maître prétentiarde, souffleur de bulles de verre

COMMENT ça va, mon petit Edouard? Bonne journée!

— Bonne nuit, Maurice!

Certains matins Maurice est en proie à une prise de conscience angoissée, il se retourne, se penche sur la rampe et dit :

— Edouard! Mon pauvre vieux! Heureusement que je sais faire de la musique, sans quoi je me demande ce que je serais capable de fiche en ce monde!

Un millier de fanatiques et plusieurs dizaines de milliers de détracteurs : c'est la notoriété. Les critiques épuisent les métaphores et s'époumonnent : « Ce petit maître précieux, prétentieux, prétentiarde, ce jongleur, ce souffleur de verre sinon de bulles, ce champion du chétif, du malingre, du chuchoté, des fausses notes, des miettes et des débris. »

Die le Tombeau de Couperin

Ravel a beau protester : « Il y a une musique intellectuelle, celle de Vincent d'Indy, et une musique sentimentale, la mienne », les accusations de sécheresse intellectualiste et de barbarisme pleuvent toujours...

Seulement... personne ne s'attend à ce qui va se passer le 18 juin 1912 lorsque Nijinsky entrera, en un bond de 8 mètres, sur la scène du Châtelet dans un décor de Bakst et ira enlacer la Karsavina au son des rythmes les plus sensuels et des accords les plus raffinés jamais entendus à ce jour. A la fin de *Daphnis et Chloé* un délire monte de la salle : la gloire ! « *Daphnis*, dit Jean Cocteau, reste le type d'un de ces ouvrages tombés dans nos cœurs comme un aéroïte venant d'une planète dont les lois nous resteront toujours mystérieuses et interdites. »

Au début de l'été 1914, reclus dans la vaste et ombreuse maison natale de Ciboure, écrasée par le soleil et face à l'océan, Ravel achève le lumineux et paisible *Trio en la*.

La guerre éclate. Ravel ne songe qu'à rejoindre le front. Ce n'est pas si simple : l'armée ne veut point de lui, il est trop maigre et trop petit. Où est donc le dandy d'antan ? Il s'acharne avec son opiniâtreté légendaire, multiplie les démarches jusqu'à ce qu'on veuille bien réexaminer son cas. Les juges militaires auront finalement le cœur plus tendre que les jurés du prix de Rome : Conducteur Ravel, S.P. 4, cela veut dire Verdun.

Il joue du Bach aux poilus puis brûle l'harmonium pour les réchauffer

Avec son casque et sa grande pelisse de fourrure blanchâtre, juché sur son 15 tonnes, le maître le plus agressif de la musique a l'air d'une souris affolée jouant au cornac sur un énorme éléphant mécanique. Voulant éviter un gendarme, il s'arrange pour renverser son véhicule dans un fossé boueux. Une autre fois, il vient ravitailler quelques-uns de ses camarades qui campent dans une église criblée d'obus. Parmi les plâtras couverts de neige, seul reste, à moitié démoli, le vieil harmonium. Ravel s'installe au clavier et, devant les poilus frissonnants, joue pieusement un choral de Bach, après quoi il se met judicieusement en devoir d'achever de démolir l'instrument afin de faire un grand feu qui réchauffera les gamelles.

Dans la nuit glacée, le deuxième classe transi rêve aussi d'une permission. Non point tant pour revoir un de ses ballets que pour embrasser sa vieille mère. Cette permission tant attendue, il l'aura enfin le 5 janvier 1917, pour aller en bandes molletières et capote bleu horizon l'enterrer auprès de son père dans le petit cimetière de Levallois.

La guerre est terminée. Premier souci de Ravel : écrire six pièces « d'ordonnance française » en hommage à celui qu'il considère comme le plus grand musicien français et dont sa modestie l'empêche, bien à tort, de se considérer comme le seul pair. Ce *Tombeau de Couperin*, dont chaque fragment est dédié à l'un de ses amis morts à la guerre, connaît au concert comme au ballet un immense succès. Claude Debussy vient de mourir et Ravel se trouve le relayer en son rôle de premier musicien de France.

Il occupe maintenant « en bon père de famille », ainsi que le veut l'expression légale, la petite villa qu'il vient d'acquérir à Monfort-l'Amaury. Ce « Belvédère », loin des bruits et rumeurs de Paris, semble fait non seulement sur mesure pour lui, mais par lui. Un dédale de pièces exigües, aux meubles frêles et disparates, précieux et absurdes aussi, qu'il ne cesse d'enjoliver avec humour. Le tout est orné d'un minuscule jardin japonais qui, dans son imagination, revêt des proportions gigantesques.

Cependant que ses œuvres (dont la fameuse *False* écrite en Ardèche) triomphent dans toutes les capitales, Ravel, flanqué de ses chats siamois, médite dans sa tourette d'ivoire parmi ses arbres nains.

La nuit, il la passe blanche, dans la lumière bleuâtre de son petit bureau où l'énorme Erard, surmonté du portrait de sa mère, tient presque toute la place. Il a chaussé ses lunettes à monture ronde et fixement contemple sa collection de boules de cristal, irisées de mondes mystérieux. Il remonte de minuscules boîtes à musique et se grise de leurs tintement métalliques et désuets. L'ignorant croirait à un enfant « demeuré » en proie à quelque douce folie. Rien n'est plus faux, l'homme qui a dit : « Le métier est la seule chose qui ne s'apprend pas », travaille. Enfin, lorsque l'aube va poindre et que le grand cendrier en porcelaine de Chine regorge de mégots, il prend sa plume et dessine sur les portées vierges de magiques hiéroglyphes.

Périodiquement il boucle ses grandes et luxueuses valises, bourrées

(Suite page 93.)



qualité indiscutée

- Six millions de français dont 500.000 techniciens utilisent les crayons mécaniques CRITÉRIUM
- Souvent imité le crayon mécanique CRITÉRIUM comporte 17 modèles à l'usage de tous ceux qui dessinent et écrivent. Sa solidité, son fini en font l'outil de travail indispensable.
- Les mines "CRITÉRIUM-MAJOR" graphite extra, en 14 graduations du 4 B au 8 H, grâce à leurs qualités techniques, permettent toutes les interprétations.

Mais exigez bien la marque CRITÉRIUM

GILBERT
BLANZY POURU

CRITÉRIUM

porte-mine : Crayon mécanique plexi noir ou Dural. 17 modèles. 280 frs

major : Etui-Mines plastique 14 graduations : du 4 B au 8 H. Mines graphite ou couleurs . . . 180 frs

bille : Rétractile-Dural Pointe moyenne ou fine : bleue, rouge ou noire 340 frs

Do — si do ré do si la do — do la do. Ce "rien" : le Boléro

(Suite de la page 91.)

de précieux gilets et de fabuleuses cravates, et, terrorisé, part affronter les délires admiratifs des mélomanes de l'Europe entière.

Il revient épuisé. Mais trouve cependant la force et le temps d'écrire sur un livret de Colette un opéra féerique : *L'Enfant et les Sortilèges*.

1928. Le voyageur solitaire parcourt de victoire en victoire les U.S.A. et va dans les night-clubs enfumés se pâmer jusqu'à l'aube en compagnie de Douglas Fairbanks et Mary Pickford, devant Louis Armstrong ou quelque autre maître du jazz. Les purs raveliens sont scandalisés ! Un soir, un timide jeune homme s'enhardit jusqu'à lui demander quelques leçons : Georges Gershwin, auteur de la *Rhapsody in blue*. « Inutile, vous perdriez toute votre fraîcheur pour ne faire que du mauvais Ravel. »

La gloire ne va pas sans encombre. Ravel est gravement en retard dans son travail : la danseuse Ida Rubinstein lui a commandé un ballet et il y a de cela des mois. Il ne reste plus que quelques semaines et force lui est de convenir qu'il n'a pas une traitresse mesure de musique en tête. Il faut se jeter à l'eau. C'est ce qu'il fait, mais au propre. Dans la baie de Ciboure, pour se détendre l'esprit, il nage. Il nage et les jours passent et l'échéance atroce approche. Mais voici qu'un matin, Maurice Ravel, à peine entré dans l'eau, en ressort précipitamment ; il enfle son grand peignoir de bain aux raies jaunes et blanches et, le chef toujours ceint de son calot de caoutchouc écarlate, entraîne son ami Gustave Samazeuilh vers la maison qui, heureusement, est tout près : « Venez vite ! Ça presse ! » Il ouvre le piano et sans s'asseoir, d'un doigt raide et mouillé, égrène sur l'ivoire un petit chapelet de notes on ne peut plus élémentaire : do - si do ré do si la do - do la do... C'est tout.

— Vous ne trouvez pas, demande Ravel, la gauloise au coin des lèvres et sans rire, que ce thème a quelque chose de particulièrement insistant ; je vais le répéter 19 ou 20 fois sans le varier ni le moduler et en nourrissant de plus en plus mon orchestre. Par là-dessus, je lancerai, pendant vingt minutes, deux tambours dans une épreuve d'endurance et j'appellerai le tout : « Enfoncez-vous bien ça dans la tête. » Peut-être, ajoute-t-il gouailleur, cela aura le succès de *La Madelon* ?

Ce qui arriva fut pire : Ida Rubinstein, le 20 novembre 1928, crée ce *Boléro* quatre fois miraculeux : 1° Il est le thème le plus lancinant de l'histoire de la musique ; 2° Il est la plus magistrale leçon d'orchestration de tous les temps ; 3° Il est impossible à refaire ; 4° Seul, parmi les chefs-d'œuvre de la musique classique, il est « descendu dans la rue », dans toutes les rues du monde et il a fait du jour au lendemain du plus ésotérique, du plus hermétique des musiciens, le plus « populaire » qui ait jamais été.

Pour un pianiste manchot il écrit le « Concerto pour la main gauche »

NULLE œuvre classique ne fut plus souvent interprétée. Aux grands concerts, aux ballets, au kiosque à musique, au dancing, à la terrasse des cafés, dans les boîtes de nuit ; au banjo, au piano, à l'accordéon, à la mandoline, aux bandes des appareils à sous, à l'ocarina, au Japon, en Afrique, à Rio, dans la bouche du ramoneur, du maçon, du chanteur de cours, au cinéma dansé par Carole Lombard et George Raft, aux fêtes foraines et aux comices agricoles, il fait le tour du monde. Ravel, narquois, se contente de dire :

— Mon chef-d'œuvre ? *Le Boléro*, bien sûr ! L'emui, c'est qu'il est vide de musique ! A la première, non loin de moi, une vieille dame criait : « Au fou ! Au fou ! » celle-là avait compris !

Puis il ajoutait :

— Cette fois-ci, c'est la gloire en gros sous !

A Venise, un jour, un étrange visiteur vient de frapper à sa porte : Paul Wittgenstein. Il est manchot : une rafale française, à Verdun, emporte son bras droit — il était pianiste. Sa vie n'a plus aucun sens. A moins que... à moins que Ravel, qui seul peut le faire, ne compose pour lui une œuvre « de sa façon » pour la seule main gauche.

Ravel va sauver l'ancien ennemi. Il entreprend le fameux *Concerto pour la main gauche* — comme il travaille à un autre concerto, pour

les deux mains, dédié à Marguerite Long, il devra mener ces deux affaires de front. Hypertendu, il passe ses nuits entouré d'amis et de jeunes gens, au Bœuf sur le Toit, ou au Grand Ecart. Soudain, il a disparu : il est parti sans crier gare transcrire noir sur blanc les thèmes que, tout en racontant des histoires drôles, il incubait en secret.

Les deux concertos voient le jour ensemble : aussi dissemblables l'un de l'autre qu'il soit possible. *Le Concerto en sol*, élégant, mozartien, comporte l'un des plus beaux adagios de l'histoire de la musique (« L'adagio, disait Ravel, c'est d'habitude le bon moment pour sortir discrètement en griller une. ») *Le Concerto pour la main gauche* est soufreux, fuligineux, apocalyptique, désespéré. Œuvre de génie au cours de laquelle Ravel puise dans tout son arsenal de trouvailles antérieures, mais où le sang circule avec difficulté, il sera la dernière œuvre importante, et sera aussi malgré les incroyables difficultés d'exécution qu'il requiert, un nouveau triomphe. Pour Paul Wittgenstein, il deviendra l'espoir et le salut.

**« Cher Ravel, c'est la gloire ! »
Il répond : « Non, c'est la mode. »**

L'ÉTÉ 1933 est venu et avec lui le pèlerinage à la maison natale. A Ciboure, Maurice Ravel descend le quai Maurice-Ravel et se dirige vers la plage. C'est étrange, il lui semble que depuis quelques jours il ne nage plus comme avant ; ses mouvements ne correspondent plus à ce qu'il en escompte, ils avortent contre quelque mystérieux récif et paraissent manquer leur but. Il faut aller se reposer en Suisse.

Tandis que Ravel rêve d'un opéra des Mille et Une Nuits, *Morgiane*, d'un poème symphonique sur *Le Grand Meaulnes*, les médecins parlent d'apraxie, de dysphasie. Sa conscience est demeurée intacte, mais il éprouve de plus en plus de difficulté à commander ses gestes : d'abord il ne peut plus composer, puis plus déchiffrer, puis plus jouer du piano, enfin il ne peut plus signer son nom. Le calvaire qui durera quatre ans a commencé.

Le surprenant un jour seul et immobile au balcon du Belvédère, son amie Hélène Jourdan-Morhange lui demande :

— Que faites-vous, cher Ravel ?

Sans même se retourner, il répond :

— ...J'attends.

Désormais, tel le Petit Poucet perdu, il errait la nuit dans les forêts qui cernent Montfort-l'Amaury. Il semblait miraculeux qu'il retrouvât sa route dans ces labyrinthes qui pour lui étaient déjà ceux d'un autre monde. On l'entraînait de force au concert ; il était alors l'objet d'ovations. Ses amis lui répétaient : « Cher Ravel, c'est la gloire ! » Il parvenait à répondre : « Non, c'est la mode. »

Le 16 décembre 1937 il passe la soirée chez son ami Maurice Delage. Longtemps il tourne et retourne une cigarette à bout doré dans ses longs doigts tremblants, ne sachant par quel bout l'allumer.

Le lendemain, le professeur Clovis Vincent l'opérait. C'était l'opération de la dernière chance : essayer d'insuffler de l'air pour lutter contre le ramollissement du cerveau.

Lorsqu'il se réveilla, Maurice reconnut son frère :

— Edouard ! dit-il, puis il se rendormit.

Le surlendemain de Noël, quand dans chaque maison brillait encore de tout son éclat le mystérieux univers des sphères multicolores, le professeur Clovis Vincent baissa la tête. Sous ses yeux, en habit de cérémonie, cravate et gants blancs, la tête enveloppée du nimbe plus blanc encore d'un pansement, Ravel dormait. Il est des cerveaux par trop pleins de ciel pour que quelque air y change quelque chose. A tenter de sauver l'un des plus illustres de son siècle, le plus illustre chirurgien avait perdu.

A travers le monde, des centaines de stations de radiodiffusion interrompirent leurs émissions pour faire entendre le *Boléro*, ce martèlement obstiné d'un cœur solitaire qui avait cessé de battre. Maurice Ravel avait atteint la paix des harmonies insurpassables.

J.-M. S.